

# ŒUVRES GÉNÉRALES ET AUTRES FRANCOPHONIES

---

SILVIA RIVA

Ferroudja ALLOUACHE, *Archéologie du texte littéraire dit “francophone” (1921-1970)*, Paris, Classiques Garnier, 2018, 457 pp.

Ferroudja ALLOUACHE envisage l’histoire des rapports compliqués entre la littérature francophone et le champ littéraire français, de 1921 à 1970 (année de création de la Francophonie officielle lors de la conférence de Niamey). Cet ouvrage passionnant, qui s’inscrit dans la sociologie de la littérature, se focalise sur les revues, les préfaces, les anthologies, les prix et les histoires littéraires afin de saisir les mécanismes de consécration, de distorsion et d’occultation qui s’emparent du texte francophone. L’attention minutieuse à ces différents opérateurs contextuels qui *fabriquent* le littéraire permet à l’auteure de dresser une cartographie de la réception – voire de la non-réception – française des textes issus des colonies. ALLOUACHE applique ainsi à l’histoire littéraire francophone la dichotomie bien connue de Pascale CASANOVA entre centre (parisien) et périphéries, et pointe d’une part les nombreux obstacles auxquels sont confrontés les écrivains (de René MARAN à Ahmadou KOUROUMA) lorsqu’ils intègrent, ou tentent d’intégrer, le champ littéraire français, et d’autre part les adjuvants (peu nombreux) qui leur permettent de s’y forger une place.

Le parcours historique, qui entend reconstituer une “histoire oubliée” (p. 7), voire une “contre-histoire littéraire” (p. 9), met en lumière une évolution en trois périodes. La première, de 1920 à la Seconde Guerre mondiale, se caractérise par l’invisibilité des écrivains francophones, qui sont très rarement pris en compte par les revues françaises. L’auteure analyse notamment en détail la réception problématique de René MARAN qui, malgré son Prix Goncourt en

1921, est plus ou moins effacé de l'histoire littéraire française par la suite (il aurait néanmoins été intéressant d'analyser ce qui a conduit le jury du Goncourt à choisir MARAN, précisément en cette période de colonialisme triomphant). L'émergence de la négritude et l'intérêt des surréalistes vont petit à petit permettre à quelques auteurs de sortir de l'invisibilité. La deuxième période, de 1947 à 1961, marque le temps des anthologies (l'une de DAMAS, l'autre de SENGHOR), des revues (*Présence africaine* naît en 1947) et des préfaces, qui ont une fonction majeure quant à la valorisation des écrivains. SARTRE apparaît comme l'un des critiques les plus généreux de l'époque, dans la mesure où il défend SENGHOR, MEMMI, puis FANON, en soulignant leur importance et leur singularité. La dernière période, marquée par le contexte des indépendances, signe l'institutionnalisation progressive de la francophonie. Si les écrivains sont alors nettement plus présents dans les revues françaises, ils sont souvent lus à l'aune du politique, même si ALLOUACHE montre bien que certains, comme GLISSANT et DIB, ont aussi été perçus comme des novateurs sur le plan esthétique. ARAGON, notamment, présente l'œuvre de DIB en insistant sur sa qualité poétique. Cette période signe également le début de l'intérêt universitaire pour la littérature francophone, lui offrant ainsi une légitimité supplémentaire.

L'histoire littéraire d'ALLOUACHE fait date, car elle montre, à partir d'un travail d'archive considérable, la manière dont, au fil du temps, les auteurs francophones gagnent en visibilité au sein du champ littéraire français et sont de plus en plus reconnus comme des écrivains à part entière, qui comptent. On pourrait toutefois interroger le rapport que l'auteure établit entre le critère de 'visibilité' et le lectorat réel: dans quelle mesure peut-on affirmer qu'un texte dont ne parlent pas les revues littéraires demeure 'inaperçu' par les lecteurs? Les maisons d'éditions n'ont-elles pas leurs propres canaux de diffusion? ALLOUACHE donne elle-même un exemple qui fait réfléchir: OUOLOGUEM obtient le prix Renaudot, mais ne fait l'objet d'aucune chronique dans *Présence africaine*. Peut-être faudrait-il dès lors donner un sens plus large à la notion de 'visibilité' et confronter l'histoire de la réception institutionnelle à l'histoire de la réception *ordinaire*, plus compliquée à établir. Les statistiques de ventes, par exemple, ou les correspondances des écrivains (parlent-ils de la publication de tel ou tel livre lorsque les revues n'en parlent pas?) pourraient nous aider à y voir plus clair.

Notons enfin que le titre du livre est quelque peu trompeur, dans la mesure où l'auteure se focalise exclusivement sur les écrivains issus des pays anciennement colonisés. Cette archéologie *du* texte dit "francophone" est donc partielle, puisqu'elle laisse de côté le rôle qu'ont joué les littératures du Canada, de Belgique et de Suisse romande dans cette histoire oubliée. Or, il serait intéressant d'établir si les écrivains

francophones issus de ces pays ont subi les mêmes procédés d'effacement ou d'inclusion exclusive, et ont utilisé les mêmes stratégies pour se rendre visibles. Par ailleurs, il conviendrait d'examiner les éventuelles solidarités entre les francophones du nord et ceux du sud. En rappelant que KOUROUMA a d'abord été publié à Montréal avant de l'être à Paris, ALLOUACHE va dans ce sens, et elle répète elle-même qu'il faudrait envisager ces échanges interfrancophones de manière approfondie, afin de construire une contre-histoire plus inclusive. *L'Archéologie du texte littéraire dit "francophone"* en pose la première pierre.

Julien JEUNETTE

---

Mathilde KANG, *Francophonie en Orient. Aux croisements France-Asie (1840-1940)*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2018, 220 pp.

Ce volume, comme on peut le déduire à partir de son titre, s'interroge sur la francophonie en contexte asiatique, avec une focalisation sur les pays et les cultures de l'Asie de l'Est officiellement classés comme non-francophones, tels que le Japon, la Corée et surtout la Chine. En excluant de son analyse principale les anciennes colonies d'Indochine et en prenant en compte des zones géographiques et culturelles ayant échappé à la colonisation 'classique', Mathilde KANG rejette l'équation entre colonisation et francophonie – ce qu'elle définit comme un "prisme réducteur et étroit" (p. 9). Cela soulève des questions autour de la notion de *francophonie* et des voies permettant d'y accéder.

Dans le but de "reconsidérer l'aire asiatique" (p. 12) et de comprendre le phénomène francophone dans ses formes et ses manifestations variées face aux différentes interpénétrations culturelles françaises, KANG propose une approche méthodologique dans le sillage des transferts culturels affranchis des a priori, privilégiant les relations trans-littéraires et trans-nationales et non les relations coloniales. Cela revient à dire qu'à l'ère de la mondialisation qui fait tomber les frontières et de l'*après-postcolonial*, elle souhaite dépasser l'orientation traditionnelle des études francophones, qui demandent donc d'être interpellées par les dynamismes caractérisant le monde contemporain, au-delà de la trilogie herméneutique de colonialisme-anticolonialisme-postcolonialisme. De là l'idée d'une francophonie asiatique plurielle

où les croisements linguistiques et culturels au sein d'un pays souverain – dont le français n'est pas nécessairement la langue officielle, mais une langue de culture – donnent lieu à ce que KANG appelle une "francophonie de cohabitation" (p. 9).

Puisque les contextes examinés sont nourris d'un passé singulier avec la présence physique et culturelle française, les trois premiers chapitres retracent l'histoire de la colonisation et l'affirmation de la présence française en Asie hors de l'Indochine, et évoquent l'ancrage des intérêts français en ces lieux traditionnellement exclus de la sphère francophone. En particulier, au cours du premier chapitre (pp. 29-51), l'arrivée des Européens est traitée par rapport aux missions catholiques à Macao – point d'appui originel des Européens – puis à Pondichéry et à Canton, tout en soulignant les ambitions et les expéditions plus économiques de la France. Le deuxième chapitre (pp. 53-86) examine l'affirmation de la présence française en Asie et se focalise sur le "Paris d'Orient", à savoir Shanghai, de manière à souligner les caractéristiques d'une culture transférée et un exemple de *cohabitation* franco-chinoise. Vient ensuite le cas de Guangzhouwan, une colonie française omise par l'historiographie occidentale, alors que le chapitre se clôt sur une analyse assez intéressante des modes de colonisations en Asie. Dans le troisième chapitre (pp. 87-117), les produits culturels français transférés en Asie sont énumérés; l'auteure prend le cas de la Chine comme échantillon, en mettant en lumière le phénomène d'échange interculturel qui passe par la circulation des livres français, l'industrie et la politique de traduction et des maisons d'édition. L'apport le plus significatif de ce chapitre réside dans sa fin, où le concept de "littérature de cohabitation" mentionné plus haut est mieux développé et est expliqué par le parcours migratoire des textes (pp. 111-117).

Les deux derniers chapitres ont une orientation beaucoup plus littéraire. Le quatrième (pp. 119-155) constitue une tentative de cerner cette idée de littérature de cohabitation avec les œuvres locales, tout en soulignant les influences de l'esthétique française. KANG analyse ainsi des exemples de traductions, de pastiches et de réécritures, en étudiant particulièrement le cas de *Madame Bovary* et de *Jean-Christophe* et leurs conditions de transfert dans les pays asiatiques. Le cinquième chapitre (pp. 157-190) examine dans une optique diachronique les croisements France-Asie en sens inverse, à partir des œuvres de la littérature française – des écrivains missionnaires, jusqu'à Voltaire, Loti et Claudel – qui montrent une fascination profonde pour l'Orient en y trouvant leur source d'inspiration, à la fois esthétique et thématique.

Dans l'ensemble, cette étude de Mathilde KANG, qui présente une reconstruction historiographique très précise, nous montre l'image d'une littérature francophone encore peu explorée par la critique. Cela fait de cet ouvrage une étude pionnière. Pourtant, bien que l'auteure pose les jalons d'une reconsidération de la francophonie en

Asie, il est vrai qu'elle ne produit pas une théorisation définitive de la question. De même, bien que la méthodologie employée soit sous le signe de la transnationalité et de la transculturalité, l'analyse du cas chinois est prépondérante, alors que les contextes du Japon ou de la Corée ne sont que sommairement approchés. Evidemment, cela n'est pas dans les intentions de KANG, qui ne prétend pas résoudre la question, mais entend plutôt poser quelques jalons préliminaires pour une reconfiguration de la francophonie dans le monde, hors du monde qui parle 'officiellement' français.

Donato LACIRIGNOLA

---

Céline GAHUNGU (dir.), "Devenir écrivain", *Continents manuscrits*, n. 10, mars 2018, <https://journals.openedition.org/coma/957>

La dixième livraison de la revue en ligne *Continents manuscrits*, spécialisée dans l'approche génétique des textes francophones, se penche sur les premières tentatives littéraires des écrivains – précisément au moment où ils n'en sont pas encore et pourraient ne pas le devenir. Cinq articles et deux entretiens – avec les jeunes écrivains Gaël FAYE et Sinzo AANZA – examinent la naissance de l'écriture, lorsque la forme, le style et la voix se cherchent encore. Ce que Céline GAHUNGU nomme *le devenir-écrivain*. Dans son article introductif, cette dernière présente la génétique textuelle comme une manière d'aborder le biographique de façon novatrice (parallèlement à la sociologie de la littérature), sans revenir à l'approche réductrice de SAINTE-BEUVE. Il s'agit en effet, par l'étude des archives manuscrites, tapuscrites ou numériques, de saisir en acte les processus par lesquels un apprenti-écrivain opère des choix, revient en arrière, ajoute ou efface son texte, avant de le stabiliser dans une œuvre publiée. L'étude des correspondances et des journaux intimes permet en outre de saisir la manière dont l'écrivain se construit, s'imagine et se présente aux autres. On se rend compte immédiatement de la diversité des parcours: certains commencent très jeunes, d'autres non, certains publient très vite, d'autres réécrivent un texte durant des années.

L'article de Patrick CORCORAN examine le processus d'écriture du premier roman d'Ahmadou KOUROUMA, *Les Soleils des indépendances*. Il examine la manière dont, au début, le texte répondait à un contexte politique particulier, puis s'en éloigne au fil des six années d'écriture. La génétique permet ici de proposer une lecture différente de l'œuvre, plus attentive aux phénomènes proprement esthétiques et linguis-

tiques. Jean-Pierre ORBAN, quant à lui, s'appuie sur les archives personnelles de Pierre MERTENS pour décrire sa genèse d'écrivain, depuis ses premiers textes dans un journal de lycée jusqu'à la publication de son premier roman, à 30 ans, qui apparaît comme l'aboutissement d'un long parcours de lecture et d'essais. Il est intéressant de voir que MERTENS produit un discours "autogénétique" (en partie fictionnel, comme le montre ORBAN) pour établir son devenir-écrivain.

L'article de Francine KAUFMAN montre que l'approche génétique permet de nuancer, voire de remettre en cause certains stéréotypes (notamment médiatiques) au sujet des écrivains. André SCHWARTZ-BART, lorsqu'il reçoit le prix Goncourt pour son premier roman, est présenté comme une sorte de miracle littéraire parce qu'il était autodidacte et vivait essentiellement de travaux manuels; or, comme le montre l'analyse des textes, des lettres et des brouillons antérieurs au roman, cette image n'est pas tout à fait conforme à la réalité. "Contrairement à l'image d'Épinal créée par la presse, ce n'est pas l'œuvre d'un ouvrier autodidacte sortant de son usine." Contre l'idée romantique de l'écrivain inspiré, KAUFMAN montre que le talent littéraire est le produit d'un long travail. Guy DUGAS, quant à lui, examine la genèse complexe de *Nedjma*, le célèbre roman de Kateb YACINE, à partir des correspondances inédites de l'écrivain.

À ce dossier s'ajoutent des inédits (des lettres de David JAOMANORO à Serge MEITINGER et des fragments d'un journal intime d'Albert MEMMI) ainsi que le témoignage de la rencontre de Paule GIRAUD avec Kateb YACINE.

Julien JEUNETTE

---

Buata B. MALELA, Linda RASOAMANANA et Rémi A. TCHOKOTHE (dir.), *Les Littératures francophones de l'archipel des Comores*, Paris, Classiques Garnier, 2017, 428 pp.

La littérature d'expression française des Comores – carrefour de migrations, de langues et de cultures – a maintenant une trentaine d'années et mérite d'être analysée à la lumière des autres productions de l'Océan Indien ou plus amplement de la francophonie. C'est ce que Buata B. MALELA, Linda RASOAMANANA et Rémi A. TCHOKOTE souhaitent réaliser avec cette étude collective, qui fait suite à un colloque international ("La littérature francophone de Mayotte, des Comores et du sud-ouest de l'océan Indien: Production et réception", organisé par le Département des Lettres et des Sciences Humaines du CUF de Mayotte, en mars 2015).

En soulignant la particularité du cas étudié, pour des raisons à la fois géographiques, historiques et politiques, ainsi que linguistiques et culturelles, les trois auteurs dirigeant le collectif questionnent immédiatement le “problème de l’objet”, dont il demeure hasardeux de fixer les contours et d’en reconnaître les enjeux principaux sans se laisser duper par une certaine “porosité” de la matière (p. 9). Ils parlent ainsi d’un “objet en construction sur fond de grandes tensions identitaires”, un “objet mouvant” (p. 10), dont l’objectivation demande des expériences et des outils méthodologiques divers. Précisément pour répondre à cette démarche intellectuelle, ils proposent une axiologie collective et une “perspective élargie” (p. 13). Cela est garanti par les multiples provenances des contributeurs qui répondent au questionnement général en fonction de plusieurs optiques, globalement organisées en cinq parties correspondant à cinq axes de recherche principaux.

Dans la première partie (“Contours d’une littérature émergente? Jeux d’influences, problèmes et théorie”), on constate la tentative de mettre en lumière les caractéristiques principales de la littérature comorienne. La contribution de Buata B. MALELA (“Narration et fait littéraire aux Comores. Le *Moment* comme approche de lecture”, pp. 25-49) illustre la nécessité de dépolitiser le questionnement dans les études littéraires et de s’éloigner des *grands récits*, en proposant le concept de *moment* comme clé de lecture des textes. Nathalie CARRÉ (“La littérature comorienne francophone. Une littérature émergente au carrefour des influences”, pp. 51-66) précise l’importance des influences multiples concernant les Comores à travers une approche *inter artes* qui prend aussi en compte le multilinguisme qui implique la subversion de la langue française. Cheick M. S. DIOP (“La littérature francophone de Mayotte, des Comores et de Madagascar. Identité(s) et contribution”, pp. 67-84) se concentre quant à lui sur les liens qui rapprochent la littérature de l’archipel à la production francophone africaine du continent, dans une optique comparatiste, de manière à faire sortir cette littérature de la position d’insularité où elle est traditionnellement confinée.

Dans la deuxième partie (“Description, modèles d’écriture et esthétique littéraire”), les contributeurs focalisent leur attention sur le rapport entre littérature, histoire et réalité politique par rapport à un corpus assez hétérogène. Linda RASOMANANA (“Pourquoi des poètes en temps de détresse? La poésie francophone de l’archipel des Comores depuis 1995”, pp. 87-113) propose ainsi un panorama de la poésie comorienne contemporaine et des modalités mémorielles à travers le questionnement identitaire, alors que Thoueïbat DJOUMBÉ (“L’écriture de la violence et de la revendication, une esthétique littéraire comorienne?”, pp. 115-134) complète ce panorama par une analyse de l’écriture de la violence et d’une certaine poétique de la revendication – qui passe également par une écriture à l’écart de la

norme et par un rythme influencé de l'oralité – cherchant à donner voix aux problèmes sociaux. La contribution de Christophe COSKER (“Postérité littéraire du Traité du 25 juin 1841 portant cession de Mayotte à la France. Enjeux de l’insertion du texte juridique dans le texte littéraire”, pp. 135-149) établit le lien entre littérature et histoire avec une problématisation de la valeur symbolique et politique du Traité sur la cession de Mayotte de 1841, en discutant les relectures fournies par les écrivains et leur dénonciation du colonialisme à travers la notion de transtextualité. Cynthia PARFAIT (“*Le Calvaire des baobabs*, un romand du Tout Monde”, pp. 151-163) propose une lecture du *Calvaire des baobabs* de Nassur ATTOUMANI, sous l’angle de la poétique glissantienne du “tout-monde” et de la “relation” avec d’autres littératures en langue française. À cette perspective s’ajoute la dimension d’aliénation de la littérature des Comores proposée par Gérard DÉSERT (“Esthétique du dominé et émergence identitaire. Approche comparée d’un texte littéraire de Soeuf Elbadawi”, pp. 165-179), qui inscrit l’œuvre de Soeuf ELBADAWI dans une optique dont le concept clé est l’articulation centre/périphérie qui se heurte à la position marginale et de soumission de l’archipel.

La troisième partie (“Littératures, identité(s) et résistance”) s’ouvre sur l’interrogation de la question identitaire de Mohamed AÏT-AARAB (“L’identité mahoraise au miroir de sa littérature”, pp. 183-199), qui étudie comment la littérature se pense par rapport à la dimension locale et supranationale, entre quête mémorielle et peur de l’assimilation dévorante. Alain Kamal Martial HENRY (“Naissance d’une littérature de contestation. Étude de la question de l’altérité dans deux romans d’Abdou Salam Baco”, pp. 201-210) continue sur cette piste et aborde le thème de la contestation s’exprimant dans l’opposition de mahorais et métropolitain, ce qui le conduit à questionner le rapport à soi-même et à l’autre. Cette contribution est suivie par l’analyse que Christophe IPPOLITO (“Résistance culturelle aux Comores. Soeuf Elbadawi et le blog de Muzdalifa House”, pp. 211-225) consacre au blog de Muzdalifa HOUSE, ce qui lui permet de souligner la valeur en résistance culturelle que les plateformes en ligne peuvent avoir en tant que lieu de productivité littéraire et d’expression politique. Marie-Ange PAYET (“Dire l’ailleurs. Réunion, Mayotte et Comores, l’opacité d’une interculturalité complexe”, pp. 227-237) insiste sur le thème de l’Ailleurs dans le discours littéraire en mobilisant le concept glissantien de “créolisation” et de “trace”.

Au titre très évocateur (“Quels soleils pour quelles (in)dépendances?”), la quatrième partie est ouverte par Nassour ATTOUMANI (“Un siècle de balbutiements d’une scolarisation chaotique à Mayotte”, pp. 241-251) qui revient sur les causes de l’apparition tardive des écrivains de l’archipel dans l’univers francophone, ce qui s’expliquerait par une forme de scolarisation et une politique linguistique

délibérément vouées à la marginalisation de la population locale. En communication directe avec cette dernière contribution, Morgan LE MEUR (“Faire entrer la littérature d’ici et d’aujourd’hui à l’école mahoraise”, pp. 253-267) se demande comment l’introduction de la production littéraire comorienne dans le système scolaire local peut aider à combattre la marginalisation culturelle, alors que, en poursuivant le discours sur l’invisibilité de la culture locale, Isabelle DENIS (“Bakar Koussou. De l’histoire aux expressions littéraires et artistiques”, pp. 269-283) pose le problème du traitement des figures historiques dans la mémoire collective et examine le cas de Bakar KOUSSOU et des modalités de sa redécouverte dans la production artistique contemporaine.

La dernière partie (“Confluences: oralité, musicologie et pan de voile sur les autres îles”), comme le dit bien le titre, souligne l’hybridité de la production artistique des Comores avec une approche plus comparatiste. Alors qu’Ahmed DANIEL (“La littératures des Comores: du rythme au sens. Essai de classification et de traduction des textes oraux”, pp. 287-306) souligne l’apport des cultures bantoue et arabes à la production francophone par rapport aux croisements d’écriture et oralité, Wadjih S. M. ABDÉRÉMANE (“De l’arabité et de l’africanité dans les contes comoriens”, pp. 307-323) analyse la bipartition ethnoculturelle de la société comorienne entre arabité et africanité. Victor RANDRIANARY (“Aspects acoustiques et musicaux des langues de Mayotte et de Madagascar”, pp. 325-341), dans une contribution fort intéressante, revient sur la question de l’oralité afin d’étudier l’acoustique vocale de la langue. Dans une perspective plus stylistique, Arthur N. MUKENGE (“Axel Gauvin, Mohamed Tohiri et Lomani Tchibamba. Des styles à la croisée des chemins”, pp. 343-359) compare les œuvres d’Axel GAUVIN, Lomani TCHIBAMBA et Mohamed TOIHIRI pour mettre en évidence le discours de la domination qui caractérise l’œuvre de ces auteurs. Enfin, Krzysztof JAROSZ (“Le sel ou la poussière? À propos du *Chemin des poussières* d’Alain Gordon-Gentil”, pp. 361-377) évoque l’influence de l’Inde pour la culture et la littérature à Maurice, à travers une étude sur Alain GORDON-GENTIL.

Cet ouvrage collectif offre donc une réflexion importante et actuelle sur la production littéraire francophone de l’archipel des Comores, une “photographie de l’état de la recherche” (p. 16). La variété des contributions constituant le volume fait de ce texte un ouvrage de référence – dont nous avons certainement besoin, si l’on constate le petit nombre d’ouvrages critiques d’ensemble portant sur ce sujet – sur une littérature du sud-ouest de l’Océan Indien longtemps restée dans l’ombre de l’intérêt scientifique.

Donato LACIRIGNOLA